

# FACULTÉ DES LETTRES

16 Mai 1945

**Allocution de M. le Doyen DUGAS**

---

---

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON 1944-1945

---



Bibliothèque Maison de l'Orient



154247

LYON  
1946

## FACULTE DES LETTRES

16 Mai 1945

### Allocution de M. le Doyen DUGAS

MONSIEUR LE RECTEUR,  
MES CHERS COLLÈGUES,  
MESDEMOISELLES, MESSIEURS,

Le 22 octobre 1940, à cette même place, encadré, comme je le suis aujourd'hui, de M. le Recteur et de M. le Doyen Kleinclausz, je concluais l'allocution par laquelle j'ouvrais les travaux de l'année 1940-1941 en citant quelques lignes de Lamennais : « Lorsque, après les fatigues de la journée, le laboureur voit le soir venir, il rentre en paix dans sa chaumière, songeant à la moisson cachée dans les guérets, que les nuées humecteront de leurs tièdes ondées, que le soleil mûrira ; car il sait que la nuit ne sera point éternelle. »

Et, en terminant mon allocution par ces mots, j'avais conscience que je donnais aux étudiants de la Faculté un rendez-vous. Quand ? Dans quelles circonstances ? Nul ne pouvait le dire alors, mais le rendez-vous était donné. Il a été donné et tenu. Car voici que s'est levé, après l'aube de la Libération, le matin de la Victoire.

La Victoire ! Un mot dont nous avons désappris l'usage, un mot pourtant qui n'a pas cessé d'être dans nos cœurs comme une espérance proche ou lointaine, partielle ou totale, espérance traduite par les V à la croix de Lorraine multipliés sur les murs des villes de France. Et maintenant cette Victoire, elle ne nous

apparaît plus dans l'avenir, comme une exigence morale ou historique ; elle se dresse devant nous, concrète, vivante, nous exaltant à la fois et nous écrasant de sa grandeur. Emotion que connaissent pour la seconde fois les hommes de ma génération, mais plus profonde encore et plus violente, car, en 1914-1918, les abîmes ne s'étaient pas ouverts sous nous, et c'est par une pente difficile et ardue, mais exempte de tels précipices, que nous avons atteint le sommet.

Mesdemoiselles et Messieurs, je voudrais vous demander de réfléchir un instant avec moi sur cet événement extraordinaire qui est enfin arrivé, sur cet événement auquel, si attendu, si escompté fut-il, nous avons encore peine à croire. Prenons bien garde que l'apparition merveilleuse ne s'échappe et qu'à sa place, dans nos mains dégües, il ne reste plus qu'une ombre.

La Victoire, c'est d'abord la fin de la guerre. C'est la fin du cauchemar qui a pesé sur nous sous tant de formes, la fin des angoisses relatives aux absents. Tous ne sont pas rentrés, de beaucoup nous savons qu'ils ne rentreront pas, et de beaucoup nous ignorons encore le sort, mais nous savons désormais qu'aucun danger nouveau ne menace les survivants, que tout est fait pour assurer leur salut et pour hâter leur retour. C'est le retour aux conditions normales de la vie civilisée, aux libertés humaines, la fin du travail destructeur, la reprise du travail constructeur. Mais il ne faut pas que la Victoire ce soit seulement la fin de la guerre, il faut que ce soit le début de la paix ; pour cela il faut que nous concevions la situation nouvelle non pas d'une façon purement négative, comme l'absence de la condition de guerre et de la volonté de lutte, mais d'une façon positive, comme une volonté agissante de concorde et d'entente, sur le plan national comme sur le plan international, en vue du bien de tous. Il ne faut pas non plus que nous la considérions comme un simple retour aux satisfactions de tous ordres dont nous avons été privés, comme la suppression des restrictions. La paix, la vraie paix qui ne sera pas seulement l'absence de guerre, c'est un monde renouvelé que nous avons à créer, un monde fondé sur l'union harmonieuse de la discipline et de la liberté, sur le respect de soi-même et des autres, sur un sens de la solidarité nationale et internationale non pas

verbal mais efficace et réalisateur, principes qui doivent être réaffirmés, consolidés, perfectionnés chez les nations dont la vocation historique a toujours été de les promouvoir, inculqués par les moyens nécessaires aux nations dont la malédiction historique a toujours été de les combattre. Tant que ces principes n'auront pas pénétré la vie des individus et des nations, la guerre pourra être terminée, ce ne sera pas véritablement la paix. Jeunes gens et jeunes filles, c'est la mission de votre génération de créer cette paix. Puissiez-vous, en récompense de votre effort, la voir à nouveau instaurée et éprouver ce sentiment qui n'est plus qu'un souvenir lointain pour les hommes de mon âge : celui de sentir réellement une atmosphère pacifique dans le monde qui vous entoure.

Ensuite, la Victoire, c'est le terme de notre humiliation. Je sais qu'il faut faire des distinctions, que la France n'était pas toute en France. Mais il est une solidarité nationale à laquelle nul ne peut se soustraire : les erreurs de la France, comme ses gloires, se partagent entre tous les Français. N'essayons donc pas de dissimuler nos fautes ; plus nous paraîtrons les ignorer, plus les autres seront tentés de nous les reprocher durement. La France a fait défection. Quel désarroi ce serait pour nous si sa carence, même temporaire, même partielle, avait eu des conséquences fatales, si le résultat en avait été une Victoire mutilée. Non, la Victoire est totale, aussi totale que si la France abattue n'avait pas momentanément perdu son âme, brisée par la violence du choc. Sans doute nous regretterons toujours qu'elle n'ait pas conservé sa place aux côtés de la Grande-Bretagne, son alliée de septembre 1939, et qu'elle ait abandonné le combat. Mais les ténèbres maléfiques où, pour un temps, fut plongée la France, la Victoire n'en a pas souffert. Alors il me semble que la faute d'avoir souscrit un pacte d'inaction doit peser d'un poids moins lourd et que le sacrifice volontaire de tant des nôtres, soldats d'Afrique et d'Italie, héros et martyrs de la Résistance, les souffrances imposées à tant de victimes innocentes sont un prix de rachat déclaré suffisant par la justice de l'Histoire. Tout en gardant l'amertume que la France n'ait pas d'un cœur unanime, d'une ardeur inlassable, lutté pour la Victoire, nous pouvons donc sans remords, en toute équité, jouir pleinement de ce qu'elle nous apporte et nous

lancer en chantant sur les chemins nouveaux dont les perspectives se découvrent à nous.

Enfin la Victoire, c'est pour la France la possibilité de la puissance. Je ne dis pas qu'elle apporte à la France la puissance ; non, mais elle lui en apporte la possibilité. Elle est la condition nécessaire, mais non suffisante, pour la France de conquérir la puissance, c'est-à-dire, pour chacun de nous, la possibilité de participer aux avantages de tous ordres qui reviennent aux citoyens d'une nation puissante, mais il faut pour cela qu'à cette condition nécessaire nous sachions ajouter les conditions suffisantes indispensables, l'esprit de travail et de dévouement, le respect mutuel, la volonté d'union. Et vous comprenez bien que, par puissance, je n'entends pas évoquer le fantôme d'un impérialisme qui voudrait soumettre le monde ou une de ses parties à la domination française, ou simplement imposer le primat de son influence. S'il est un principe inné au cœur de tous les Français, c'est celui de la liberté des peuples et de l'égalité des nations. Mais certaines nations ont apporté au progrès de la civilisation une contribution plus forte que les autres. La Victoire permet à la France, si elle veut faire l'effort nécessaire, de reprendre sa place parmi elles. Entre ces nations qui sont les guides du monde civilisé il existe une loyale concurrence ; le progrès ne peut être que le produit de ces activités concurrentes, chaque nation ayant un domaine auquel elle se trouve plus ou moins apte. Je suis fier, nous devons tous être fiers de penser que, dans cette élaboration de la puissance française, nos Universités, peut-être plus spécialement nos Facultés des Lettres, ont un rôle d'extrême importance à jouer.

S'il est, en effet, un domaine où le rôle de la France n'a jamais cessé d'être prédominant, c'est celui de l'esprit. Sans doute la France devra-t-elle abandonner à d'autres le premier rang dans l'ordre économique, industriel ou financier, mais il semble bien que, si elle y apporte la volonté, la ténacité convenables, elle pourra conserver dans le domaine intellectuel une primauté que l'Allemagne lui disputait âprement. Certes tous les Français ont, de façon ou d'autre, la garde de ce trésor inestimable qu'est la tradition intellectuelle de la France, mais

c'est plus particulièrement à nous qui avons le privilège soit de participer temporairement à la haute culture française, soit de consacrer nos vies à sa diffusion et à son progrès, c'est plus particulièrement à nous qu'est remise la responsabilité d'en maintenir et d'en accroître la valeur. Nous sommes des intellectuels et nous devons être fiers d'être des intellectuels, c'est-à-dire les spécialistes d'un instrument qui s'appelle l'intelligence et dont les fonctions essentielles sont, d'une part, de discerner le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le laid, l'utile et le nuisible, d'autre part, de créer des idées, les idées ces êtres si timides à leurs débuts, pendant longtemps si fragiles d'apparence, et qui brusquement, si vous les nourrissez de passion, deviennent, bienfaisantes ou malfaisantes, les forces souveraines du monde. Professeurs, en enseignant à nos élèves à fonder leurs jugements et leur conduite sur des idées claires et des principes désintéressés ; hommes de lettres ou de science, en appliquant à notre tour dans nos ouvrages les méthodes qui ont fait le prestige de la science et des lettres françaises ; pères et mères de famille, en tâchant d'inculquer immédiatement à nos enfants, avec la droiture du caractère, le goût des notions précises et des raisonnements justes, nous avons tous la possibilité, en y apportant un labeur sans répit et une patience obstinée, de contribuer à rétablir la puissance bienfaisante de la France, puissance qui, si elle doit être un jour — et j'ai foi que ce jour viendra —, aura pour élément fondamental, soyons-en certains, le facteur intellectuel.

Mesdemoiselles et Messieurs, excusez-moi si, en terminant, je parais m'éloigner de mon sujet, mais le calendrier m'y engage et aussi, à vrai dire, l'affinité profonde des circonstances. C'était dimanche la fête de Jeanne d'Arc, de Sainte Jeanne d'Arc ; car je crois que, pour tout Français, la Pucelle d'Orléans peut être Sainte Jeanne d'Arc. J'avoue que je me suis souvent arrêté, émerveillé, devant le spectacle de la vie de Jeanne d'Arc ; j'ai souvent songé au prodige de cette enfant de 17 ans qui commande des armées, s'impose aux hommes d'État, libère le territoire de la France, à l'intelligence dont elle fait preuve au cours de son procès, à cette association d'idéalisme et de réalisme, de sens de l'action et de haute spiritualité qu'elle

manifeste dans sa brève existence. Jeanne d'Arc est la plus haute incarnation de la France, et les Allemands le savaient bien, qui ont interdit la célébration de sa fête. Parmi les réponses de son long interrogatoire il en est une qui me paraît être le symbole de sa personne, en même temps qu'une maxime à laquelle les événements récents donnent une actualité singulière. Comme les représentants qualifiés de l'autorité lui demandaient si ses voix lui interdisaient d'obéir à l'Eglise : « Non, dit-elle, Sire Dieu premier servi ». « Sire Dieu premier servi », c'est-à-dire que les contraintes matérielles, qu'elles soient d'ailleurs d'ordre légal ou d'ordre proprement physique, doivent céder le pas aux exigences d'ordre moral ou spirituel, mais aussi, en élargissant le sens, que ces exigences d'ordre moral ou spirituel doivent, en dominant notre vie, l'emporter sur les préoccupations intéressées, de quelque nature qu'elles soient. Maxime que nous pouvons tous accepter, quelle que soit la langue de notre oraison ; car, sous la forme mystique que lui donne la foi religieuse de Jeanne, elle exprime simplement, dans l'ordre pratique comme dans l'ordre théorique, l'absolue primauté de la conscience. « Sire Dieu premier servi » : il me semble que ces quatre mots sont ceux qui conviendraient le mieux au faite du temple où seront honorés ceux qui, volontairement, sont morts pour la France dans ces dernières années. Je les livre à vos méditations en évoquant non seulement le groupe de vos camarades tombés pour le salut et pour l'honneur de la Patrie, mais aussi la grande armée dans laquelle ils ont désormais pris place, l'armée de tous ceux qui, au cours des siècles, depuis Jeanne d'Arc et avant elle, ont donné leur vie pour les victoires de la France. Lorsqu'ils ont choisi la voie difficile, la voie de la fidélité, ils ont mis en pratique la parole de Jeanne d'Arc. Cette parole qui, pour vos camarades tombés et pour beaucoup aussi d'entre vous qui m'écoutez, a été la devise de la guerre, à vous maintenant, Mesdemoiselles et Messieurs, à vous tous, à nous tous d'en faire, pour le rétablissement de la puissance française, la devise de la paix !

IMPRIMERIE  
**BOSC FRÈRES**  
42, QUAI GAILLETON, 42  
L Y O N